

## AUX CANADIENS-FRANÇAIS

*Patria communis omnium  
nostrum mater est.*

CICÉRON.

*Au cheret d'une femme encore jeune et forte  
De savants médecins se trouvaient appelés :  
Tombée en léthargie elle paraissait morte  
Et les hommes de l'art délibéraient, troublés.  
Chacun argumentait, vantait son spécifique,  
Mais les autres toujours raisonnaient autrement,  
Et pendant ce temps-là la pauvre léthargique  
Froide comme un cadavre était sans mouvement.  
Et la science enfin dit : il faut qu'elle meure !  
Dans un si grave cas notre art est impuissant...  
Mais soudain un jeune homme entra dans la demeure,  
L'âme bouleversée et le cœur frémissant.  
Il vint droit au chevet et s'écria : ma mère !  
La femme à cette voix parut se raviver ;  
Une larme tremblante humecta sa paupière,  
Et l'on vit dans ses yeux un éclair s'allumer :  
Un seul cri de l'amour l'avait déjà guérie !*

*Il est une autre mère, ô Canadiens-français,  
A qui nous donnons tous le doux nom de Patrie.  
Quand elle s'affaiblit, n'oublions donc jamais,  
Si les hommes d'Etat restent dans l'impuissance,  
Que l'amour filial seul peut la secourir,  
Et que le dévouement, plus fort que la science,  
Saura toujours — s'il veut — l'empêcher de périr.  
Si donc elle tombait jamais en léthargie,  
Courons à son chevet où pend le Crucifix,  
Et pour lui redonner la force et l'énergie  
Crions aux médecins : arrière, place aux fils !  
Et nous verrons bientôt revivre notre mère...*

*O vous qui revenez la voir en ce beau jour  
Et qui vivez, hélas ! dans la terre étrangère,  
S'il vous faut repartir laissez-bien votre amour.  
Pour vous donner encor l'étreinte maternelle  
Ses deux bras sont restés ouverts, tournés vers vous.  
Que votre absence, ô fils, ne soit pas éternelle,  
Et sur le sol natal un jour revenez tous !*

A.-B. ROUTHIER

## LA LAMPE DU SANCTUAIRE

(Suite et fin)

Au même instant, un cri retentit à ses oreilles si soudain, si aigu, si plein d'agonie, qu'il semblait ne pouvoir sortir d'une poitrine humaine, mais venir d'un être appartenant à un autre monde.

Venaît-il de près ou de loin, du ciel ou des profondeurs de la terre, ou des environs de la chapelle ?

Ni lui, ni son compagnon n'auraient su le dire, car il avait été instantané, rapide, et ne s'était pas répété ; mais il avait suivi de si près ou plutôt il avait si immédiatement accompagné l'extinction de la lampe, que Pierre et son compagnon lièrent naturellement les faits ensemble comme l'effet avec la cause.

## IV. — ELLE EST RALLUMÉE.

Faites briller aux cieux la celeste  
Lumière, allumez dans les cœurs  
Le feu de votre amour.

(HYMNE).

Sa lampe ne s'éteindra point pen-  
dant la nuit.

Prov. XXXI, 18.

L'effroyable cri dont nous avons parlé, à la fin du chapitre précédent, jeta la terreur dans le cœur des deux voleurs sacrilèges.

Le contrebandier tremblait de tout son corps, ses dents claquaient d'épouvante ; la lanterne s'échappa de ses mains tremblantes et s'éteignit.

Pierre et lui se précipitèrent vers la porte et ils s'élançèrent dehors. Ils trouvèrent leur compagnon aussi épouvanté qu'eux.

— L'avez-vous entendu ? s'écrièrent-ils ensemble.

— Entendu ? répondit-il d'une voix tremblante. Certes oui, et je désire bien ne plus en entendre de pareil.

Les deux voleurs étaient alors sérieusement effrayés, et ils s'enfuirent le plus tôt possible jusque chez eux, laissant Pierre se tirer d'affaire comme il pourrait.

Son premier mouvement eût dû être de rendre grâce à Dieu, qui l'avait empêché de commettre un horrible

sacrilège, et qui avait en même temps mis sa femme et sa fille à l'abri de ses féroces compagnons.

Mais la peur glaçait tous ses sentiments, il ne songeait qu'à s'éloigner au plus vite de la scène de son crime et à trouver un refuge contre les cris terribles qui retentissaient encore à son oreille et troublaient son imagination.

Ce remords ne lui laissait aucun repos ; il s'imaginait qu'il était poursuivi : chaque sifflement du vent dans les ravins profonds résonnait pour lui comme la voix d'une multitude acharnée à sa poursuite ; chaque branche qui remuait, le moindre rameau qui s'agitait, lui faisait l'effet d'une épée ou d'un bâton que l'on brandissait au-dessus de sa tête et il n'osait ni regarder derrière lui, ni s'arrêter ; mais il courait à perdre haleine.

Il arriva ainsi à l'endroit que nous avons décrit au commencement de cette histoire, là où une pente légère conduisait de la route à l'étroit sentier qui bordait le précipice. Il s'élança sur cette pente, courant toujours.

Une lumière pâle et douteuse commençait à paraître lorsqu'il vit, en cet endroit même, debout devant lui, à l'entrée du sentier étroit, une figure au regard farouche, dont les cheveux et les vêtements flottaient au vent, immobile comme le rocher sur lequel elle restait suspendue.

Il s'arrêta tout tremblant ; les paroles de l'Écriture, qui l'avaient autrefois effrayé dans le discours d'un éloquent prédicateur, lui revinrent à la pensée :

“ Que leur chemin soit couvert de ténèbres et glissant, et que l'ange du Seigneur les arrête. ” (Ps. XXXIV.)

Il songea à Balaam arrêté par un ange vengeur dans l'étroit sentier qu'il suivait ; il lui semblait que c'était le jugement même qui l'attendait dans ce périlleux passage.

Mais la terreur de ce qu'il avait laissé derrière lui le poursuivait toujours, et il se déterminait à braver en face tous les dangers qui se présenteraient, afin de pouvoir arriver enfin à sa demeure. Il s'élança donc en avant vers l'objet effrayant qui barrait le chemin, mais cet objet ne bougeait pas. Il s'approcha plus près encore : l'objet ne remuait pas.

Alors Pierre regarda fixement cette figure avec un mélange de terreur et d'anxiété, — c'était sa femme !...

Elle était là, debout, comme privée de sentiment et de parole, sur le bord du précipice, regardant attentivement en bas, au fond de l'abîme. Elle ne le voyait pas, elle ne s'apercevait pas de sa présence, et, même lorsqu'il lui eût pris le bras, qu'il l'eût appelée par son nom, et qu'il lui eût dit qui il était, elle ne bougea pas, elle ne se tourna pas vers lui : ses yeux restèrent fixés dans la même direction.

— Annette ! s'écria-t-il, distrait presque de ses terreurs par cette nouvelle douleur ; Annette, que regardes-tu donc là ? Qu'y a-t-il donc là-bas qui préoccupe à ce point ta vue et ton esprit ?

Elle ne répondit pas, mais elle désigna de la main un point blanc au bas du précipice.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il encore ; une pierre blanche, quelque brebis au fond de la vallée ?

— Oui, répliqua-t-elle, et ce furent ses premières paroles. Oui, notre agneau... Marie !

— Quoi ? s'écria le pauvre homme, qu'est-il donc arrivé ?

A ces mots, la malheureuse mère sembla reprendre ses sens ; elle se tourna vers lui, et, regardant d'un air calme, elle lui dit :

— Pierre, vous avez sans doute oublié que cette nuit est le septième anniversaire de la miraculeuse guérison de notre enfant. Nous allions ce matin à notre sanctuaire pour y prier un instant en silence à la chère clarté de la lampe, avant qu'elle quittât sa robe blanche. Elle marchait devant moi, légère, joyeuse et confiante, lorsque tout à coup nous perdimmes de vue la lumière de la lampe. Croyant naturellement alors (comme je l'aurais fait moi-même si j'avais été la première) qu'il était temps de tourner, elle tourna et tomba dans le précipice. Je ne poussai qu'un cri et je perdis connaissance.

Il sembla à Pierre qu'un glaive lui traversait le cœur. D'une voix lugubre li s'écria :

— C'est donc moi, moi, qui ai cette nuit tué mon enfant ! C'est lorsque j'ai éteint la lampe !

Et avant que sa femme eût pu l'arrêter, il s'était élancé par-dessus le bord du précipice.

Se tenant aux faibles arbustes qui poussaient dans la crevasse, il se laissa glisser de roc en roc par un chemin où les plus hardis chasseurs n'auraient jamais voulu s'aventurer. Des fragments de rocher se détachaient sous ses pieds et roulaient en bas avec un horrible fracas ; les arbustes craquaient sous son poids, et lui ensanglantaient les mains : mais il allait toujours, s'inquiétant peu d'être déchiré et meurtri. Et quelques minutes après, il était debout, ou plutôt agenouillé près de l'objet que sa femme lui avait indiqué.

C'était le corps de sa fille, gisant paisible comme si elle dormait sur une molle couche de bruyères. Pas un membre n'était brisé ; sa figure n'était nullement décomposée ; pas la moindre déchirure à ses vêtements, la guirlande même qu'elle portait pour l'offrir à la Vierge était encore dans sa main, et sa robe blanche était gracieusement repliée autour d'elle.

Le corps de sainte Catherine n'a pu être porté plus doucement par les anges sur le mont Sinaï.

Son pas était si léger et si allègre, qu'il n'avait ni heurté, ni glissé sur le bord du précipice ; elle avait pour ainsi dire volé par-dessus, et avait dû s'éteindre sans souffrance longtemps avant d'être arrivée au fond.

Pierre resta quelque temps agenouillé auprès d'elle, plongé dans une profonde angoisse, mais priant avec ardeur ; ensuite, la prenant dans ses bras avec autant de respect que s'il eût porté une relique sacrée, il s'avança en suivant la vallée jusqu'à l'endroit où il était monté, mais avec des sentiments bien différents de ceux qu'il éprouvait quelque temps auparavant ! Et il revint par le sentier jusqu'à la place où il avait laissé sa femme.

Il la retrouva tout à fait à la même place, immobile et comme ravie en extase.

Lorsqu'il eût placé près d'elle son précieux fardeau, elle ne versa pas une larme, elle ne laissa échapper aucune des expressions d'une féminine douleur. Son âme semblait absorbée dans la considération de ce qui venait d'arriver, et qui lui paraissait quelque chose de plus mystérieux qu'un pur accident ou qu'un événement ordinaire.

Elle appliqua ses lèvres avec une dévotion profonde sur le front pâle, mais encore tiède de son enfant, et elle adressa ces paroles à son mari :

— Pierre, les mots que vous avez prononcés tout à l'heure sont pour jamais ensevelis dans le sein fidèle de votre femme. Mais ils ont rappelé à mon esprit les paroles de la prière que vous fîtes il y a sept ans, lorsque vous demandiez à Dieu de conserver la vie de votre enfant, jusqu'à ce que des mains sacrilèges éteignent la lampe allumée devant l'autel : vous en souvenez-vous ?

Pierre s'agita comme pour répondre oui.

Elle continua :

— Mais elle aussi a prié longtemps, et avec ferveur, pour obtenir deux grâces : l'une des deux au moins lui a été accordée. Elle avait prié pour ne pas être obligée de quitter les blancs vêtements qui la consacraient à Dieu et à sa sainte Mère, et pour pouvoir être portée avec eux dans son cercueil. Il y a quelques heures, je ne pensais pas qu'il y eût aucun danger qu'elle fût exaucée ! Mais, en écoutant votre prière, Dieu a exaucé les siennes ; elle avait encore demandé une autre faveur, mais je n'en connais pas le résultat.

— Laquelle ? demanda Pierre avec empressement.

La jeune femme continua :

— Elle avait offert sa vie, qu'elle estimait si peu, comme un sacrifice pour obtenir votre retour à la grâce et à la vertu.

— Et elle a été exaucée, ajouta en sanglotant le malheureux Pierre.

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'une brillante lumière vint frapper leurs yeux, comme si une étincellante étoile s'était tout à coup levée. Étonnés, ils regardèrent autour d'eux. C'était la lumière du sanctuaire qui était rallumée et qui brillait de nouveau sur l'étroit et dangereux sentier.